

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 33

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183854>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La cantine Reber et sa voisine sont encore intactes, mais tristes, baissant le front et comme indignées de se voir si subitement abandonnées au milieu de ces prés foulés et poussiéreux.

Plus bas, quelques échoppes en retard déménagent leur mobilier de campagne ; des ustensiles de toutes espèces, des duvets et des matelas sont entassés pêle-mêle au pied de la haie, comme des objets arrachés aux flammes d'un incendie.

Le petit chemin creux qui reliait le Stand à la cantine, en traversant le joli bois de Beaulieu, est déjà comblé ; ce n'est qu'en se laissant glisser sur une pente de remblais assez abrupte qu'on atteint la charmante et fraîche cantine de M. Gloor, où la bière, toujours excellente, attire encore un certain nombre de promeneurs. C'est le seul souvenir encore vivant de la grande fête. Les sommeliers sont toujours à leur poste, le gaz y brille chaque soir du même éclat, et les dames du comptoir sont aussi aimables et souriantes qu'aux plus beaux jours du tir.

« Le public délaisse un peu notre cantine à laquelle on trouvait tant d'attraits à l'origine, nous disait l'autre jour une d'elles. »

— Hélas, madame, la cantine est toujours aussi jolie, le bosquet aussi vert, les oiseaux dans le feuillage aussi joyeux, la bière aussi fraîche et mousseuse ; mais ce sont les ressources qui ont changé, les bourses qui sont malades. « Quand je regarde au fond de mon porte-monnaie, disait un membre du comité du tir fédéral, la tête me tourne ; je n'en vois plus le fond !... »

Quoique dépouillé de ses plus beaux ornements, l'élégant pavillon des prix regarde encore d'un air de coquetterie et de défi les ouvriers qui démolissent sans pitié la belle et vaste cantine. La *Liberté* demeure calme et digne sur son piédestal de granit. Néanmoins elle a l'air de se demander en présence de cette immense nef, veuve de tables et de convives, si le culte qu'on lui rendait avec tant de d'enthousiasme est maintenant tombé dans le néant. Mais derrière la *Liberté* on voit s'approcher une autre déesse non moins intéressante, celle du *Travail*, qui lui dit à l'oreille : « Ecoute, ma sœur, tu as empiété sur mon domaine durant de longues semaines ; il est temps que je reprenne mes droits ; agissons en commun et donnons-nous la main. » L. M.

Les cols et faux-cols de chemise ont provoqué et provoquent encore plus de mouvements de colère et de querelles de ménage qu'on ne s'imagine. Nombre de maris, prévoyant les difficultés que leur suscitera cet article de toilette, voient avec anxiété luire l'aube du jour du dimanche. Sans parler des boutons qui manquent ou qui se détachent à la première tentative de fixer le col, ce dernier est étroit parfois, et serre le cou au point de déterminer des congestions cérébrales. Ce symptôme, qui est plus commun et plus grave qu'on ne le pense habituellement, se produit surtout lorsque la tête est pendant longtemps inclinée en avant, ce qui a lieu,

par exemple, en écrivant ou en lisant. Est-on parvenu avec peine et en allongeant le cou à boutonner le col et le faux-col et à faire le nœud de la cravate, et se trouve-t-on plus tard en société, voilà qu'une sensation désagréable se manifeste à l'occiput. Vous portez la main à cet endroit et vous constatez avec regret que le bouton a cédé et que le faux-col ne peut plus être maintenu au niveau voulu. Dans d'autre cas c'est un bouton de la partie antérieure du col qui s'est détaché et alors on voit la moitié du faux-col se dresser dans l'espace. Il arrive même que l'autre moitié en fait autant. C'est surtout en éternuant avec violence que ce dernier accident peut se produire. Ce mouvement involontaire qui fait contracter les muscles du cou, arrache les boutons ou déchire les boutonniers du faux-col.

Dans tous les cas que nous venons d'indiquer et dans d'autres, comme, par exemple, lorsque le bord supérieur d'un col trop raide écorche la peau du cou, il se produit en nous une irritabilité, une humeur détestable, querelleuse, qui se déteint bientôt sur tous les membres de la famille.

Aussi longtemps que la mode des faux-cols exercera sur nous sa tyrannie, nous recommandons aux dames de choisir une forme convenable de faux-cols, de longueur égale à celle du col de chemise, et de faire souvent une minutieuse inspection des boutons et boutonniers des chemises du mari. Cette inspection contribuera puissamment à maintenir le calme et le contentement dans le sein de la famille.

La chanson populaire.

(2^{me} article.)

De ce que le laboureur ou l'artisan connaît peu les concerts de Mozart, les sonates de Beethoven ou les symphonies de Haydn ; de ce qu'il ne sent que vaguement les grandes beautés du *Prophète* ou de *Robert-le-Diable*, il ne s'en suit pas qu'il n'aime pas la musique. Mais il aime la musique qu'il comprend. Voilà pourquoi il préfère, à des œuvres immortelles, qui, pour être goûtées, demandent une culture spéciale, un simple couplet ou le pas redoublé d'une fanfare.

La chanson peut avoir de l'influence sur le cœur humain. Tour à tour, elle sait l'émouvoir, l'attendrir, le rendre meilleur ou plus joyeux. Je veux ici citer un fait dont j'ai été l'un des témoins.

C'était dans un banquet. Quelqu'un eut l'idée généreuse de faire une collecte en faveur d'une grande infortune. Le difficile était de choisir le moment propice.

Nous avions parmi nous un grand chanteur de Paris, à qui la chose fut communiquée. Il se leva spontanément et chanta un morceau intitulé *Le bien*, dont voici deux strophes :

Au printemps de vos jours, aimez pour qu'on vous aime,
C'est avec le passé qu'on bâtit l'avenir ;
Et plus tard, mon enfant, c'est un bonheur suprême,
Que de se reposer au lit du souvenir.